

Jean-Paul Jouary

**Les derniers jours
du promeneur solitaire**

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Chapitre 1
Le copiste de la rue Plâtrière
3 mai 1778

René-Louis de Girardin, son éternel chapeau mou vissé sur la tête, foulard au cou et bottes aux pieds, lance des ordres en tous sens avec grands mouvements de sa longue canne et ne regardant personne. L'immense jardin doit être au plus vite impeccablement désordonné, paraître naturel à se méprendre avec folles herbes et branches d'arbres entremêlées, comme en ces jardins qu'il a adorés près d'Oxford, à Bienheim. Que penserait Capability Brown, l'incontestable génie des jardins anglais, que penserait William Shenstone, ce poète qui fit de son jardin de Leasowes un véritable chef d'œuvre, s'ils voyaient ici cette imitation française si mal agencée? Autour de Girardin, chacun sent bien que quelque chose d'exceptionnel se prépare et l'on s'affaire volontiers pour plaire à ce Marquis que tout le monde affectionne, même si les yeux sont lourds de sommeil parce que la nuit a été courte comme chaque fois que le maître des lieux organise pour tous les paysans alentour une grande fête sous le grand chêne du parc. On a dansé et on a bu au-delà du raisonnable, on a peu dormi et l'on s'attendait à pouvoir se lever plus tard aujourd'hui comme le Marquis a coutume de le permettre avec la bonté qui le fait respecter et aimer de tous. Mais pas cette fois. Il a fait lever tout le monde aux aurores et balancé en rafales des ordres précis, comme

LES DERNIERS JOURS DU PROMENEUR SOLITAIRE

on sème le blé par poignées, sur le ton autoritaire du capitaine qu'il fut jadis, contrastant si fort avec sa douceur habituelle, que les paysans oscillent entre les railleries et l'étonnement. Chacun fait le dos rond et travaille avec curiosité. Pourvu que le Marquis n'ait pas changé, qu'il ne se mette pas à devenir un second prince de Condé, ce noble de sang qui méprise tout ce qu'il estime être au-dessous de lui et qui, fort de ses privilèges, n'hésite jamais à traverser les cultures avec sa suite de chasse à courre, ses chiens, les cors qui hurlent des airs aristocrates et ses femmes en amazone sur leurs chevaux tout maigres dont pas un ne pourrait faire avancer la charrue.

René-Louis de Girardin, Marquis de Vauvray de son état, seigneur d'Ermenonville, est le premier à porter le nom de Girardin après cinq générations de Gherardini qui ont donné à la France ambassadeurs, grands marins et magistrats. Tout le monde sait que son titre de noblesse ne fait pas couler dans ses veines le sang bleu que Dieu a choisi pour gouverner le monde. Cela tombe bien, Girardin n'a que faire de gouverner le monde.

René-Louis de Girardin, a pour père Louis Alexandre, seigneur de la Cour-des-Bois, de Préaux et autres contrées, Maître des requêtes de l'hôtel du Roi, et pour mère la Marquise de Vauvray son épouse, qui mène brillante vie dans son grand hôtel parisien de style Louis XIV.

René-Louis de Girardin est ancien mousquetaire et capitaine au régiment Royal Dragons, qu'il quitta pour servir le duc de Lorraine polonais Stanislas Leszczyński, beau-père de Louis XV.

René-Louis de Girardin, exaspéré de voir la noblesse de sang sacrifier sur son propre territoire les bonnes terres et les gens qui y vivent pour avoir tout loisir de la chasse,

n'hésite pas devant les paysans à maudire le prince de Condé qui, quoi qu'on en dise, ne doit rien à Dieu et tout à l'injustice protégée par la force. C'est que Girardin a lu Rousseau et nul plus que lui ne vénère sa pensée révolutionnaire.

René-Louis de Girardin, que tout prédispose à aduler les nobles de sa caste, ignore encore qu'il participera activement à la Révolution de 1789 parmi les Jacobins, inspiré depuis sa prime jeunesse par les œuvres de ce Jean-Jacques Rousseau tant haï et persécuté par les puissants de ce monde.

René-Louis de Girardin, personnage haut en couleur, fascinant, gardera toujours dans l'âme sa surprenante rencontre avec l'auteur du *Contrat social*. Quelques années plus tôt, faisant escale à Paris au retour d'Italie, il avait demandé à son ami Le Bègue de Presles s'il connaissait un bon copiste prêt à réaliser un double des partitions italiennes qu'il rapportait pour ses filles, pianistes talentueuses qui le consolaient d'avoir lui-même vainement tenté de jouer du violon au-delà du médiocre. Le Bègue avait répondu qu'il fréquentait personnellement le meilleur d'entre tous, un certain Jean-Joseph Renou qui logeait dans un taudis de la rue Plâtrière en plein Paris. Un homme intelligent et cultivé mais fort malheureux et dans le besoin. Un excellent copiste avait-il insisté, qui a même jadis composé avec succès une œuvre interprétée devant le Roi. Oui, oui, ce pauvre homme qui mérite notre estime a semble-t-il eu son heure de gloire puis des revers de fortune. Mais surtout, s'il nous reçoit, n'y faites aucune allusion, il n'aime pas qu'on évoque ce passé que fort peu de gens connaissent, et personne en tout cas

LES DERNIERS JOURS DU PROMENEUR SOLITAIRE

dans son actuel entourage. Je vous conseille vivement ses services.

Alors ils y vont ensemble, parce que Le Bègue a insisté pour l'accompagner sous des prétextes aussi divers qu'inconsistants, gêné soudain sans raison apparente, regrettant visiblement d'avoir conseillé une rencontre avec cet obscur copiste dont il venait pourtant de vanter le talent avec des mots qui dépassaient la mesure. Le Bègue, après une heure de carrosse, a curieusement proposé qu'ils flânent sur les quais de la Seine. Puis il a voulu contourner l'église Saint-Sulpice devant laquelle, visiblement, il a traîné les pieds et admiré quelques statues qui n'en valaient vraiment pas la peine. Parvenus enfin dans la rue Plâtrière, René-Louis de Girardin doit, tous les dix pas, attendre son ami qui s'extasie devant chaque étal où pourtant il n'achète rien. Tout cela cache forcément quelque chose. Enfin ils pénètrent dans un petit immeuble et empruntent un escalier sombre et craquant, envahi par des odeurs de cuisine et des éclats de voix peu raffinés. À peine dépassé le troisième étage, Le Bègue se tourne vers Girardin, les yeux dans les yeux, la bouche muette, hésitant encore, puis d'un petit geste de l'index, il appelle son oreille où il glisse quelques mots murmurés.

– Cher René-Louis, je dois devancer ta surprise et te demander de garder un secret.

Girardin porte ses partitions contre son cœur et penche un peu la tête, en se disant qu'il n'avait pas rêvé, il y a bien un secret, impatient de savoir enfin les raisons d'un tel embarras.

– Renou n'est pas son nom.

Le Bègue se demande s'il n'en a pas déjà trop dit. Il scrute le regard de Girardin.

Cet homme exige la plus grande discrétion. Nouveau silence. Il a beaucoup d'ennemis à ses trousses, des ennemis puissants qui le persécutent partout où il essaie de se cacher.

Les mots sont murmurés, à peine audibles.

– À tout moment on peut venir le jeter en prison. Ou pire. En France, en Suisse, en Angleterre. Ils sont venus plusieurs fois ici même, mielleux, des louanges plein la bouche pour obtenir qu'il les laisse entrer chez lui et recueillir quelques paroles. Puis ils redescendent et, comme par hasard, des auteurs de gazettes les attendent, qui recueillent les calomnies les plus violentes pour les répandre dans tout Paris, dans toute la France, dans toute l'Europe. Tu devines que cet homme est très important, très connu, pour qu'on trouve intérêt à flétrir ainsi sa réputation. Pourtant c'est le meilleur des hommes, je le connais bien. Il n'est combattu que pour de nobles raisons, pour ses écrits magnifiques, pour son courage. Je suis triste de le voir dans cette détresse, dans cette misère, lui qui...

Girardin n'en peut plus.

– Allez l'ami, dis-moi qui il est ou bien partons si tu ne me crois pas digne de confiance!

Le Bègue doit bien admettre que son attitude a de quoi agacer et il regrette d'avoir créé cette situation, alors il lâche tout d'un trait.

– Derrière le nom de Jean-Joseph Renou se cache Jean-Jacques Rousseau, le philosophe dont tu as certainement entendu parler. Il a tout de même conservé ses initiales et emprunté le nom de sa belle-mère. J'ai lu plusieurs de ses écrits, y compris ceux que l'on a brûlés en place publique à Paris. Je n'ai pas tout compris sans doute, mais cela m'a

LES DERNIERS JOURS DU PROMENEUR SOLITAIRE

élevé l'âme jusqu'à des sphères auxquelles je ne pensais pas pouvoir un jour accéder...

– Rousseau ? Tu es sûr ?

Girardin en a le souffle coupé.

– Mais moi j'ai tout lu de lui, je le vénère. Je ne vais tout de même pas lui demander de copier mes partitions contre argent ! Je rêve de le rencontrer, mais s'il se méfie de tous, je préfère partir et ne pas troubler sa retraite ! Allons, je te demande un copiste et tu m'amènes chez le plus grand des philosophes ! Il a tout de même autre chose à faire que copier mes pauvres partitions et je veux bien le payer sans rien lui demander !

Le Bègue lui demande de baisser le ton, il ne faudrait pas qu'il entende, et il le met en garde, surtout pas d'au-mône, il entrerait dans une colère dont il a secret et n'accepterait plus jamais de nous voir. Un de ses amis était intervenu pour qu'on lui verse la rente que le Roi d'Angleterre lui avait promise, il avait obtenu ce versement, et Rousseau a failli rompre avec cet ami pour avoir osé imaginer qu'il se déshonorerait en vivant aux crochets d'un monarque ! Il n'est pas du genre à vivre en contradiction avec ses principes. Ses idées et sa vie ne font qu'un. S'il voulait gagner une fortune, s'il telle était son ambition, il lui suffirait d'accepter l'une des innombrables propositions d'éditeurs de publier des écrits publiables, acceptables par l'époque et les autorités. Tu te doutes qu'avec la foule de ses lecteurs il pourrait mener grand train de vie, avoir des gens de maison comme Voltaire et commander comme lui des barriques de grand Bourgogne. Oui, Rousseau adore les bons vins, je vous en parlerai peut-être un jour si vous le désirez. Mais il préfère boire de l'eau douteuse et user ses pauvres yeux en recopiant de

la musique, pour trois pièces qu'on lui donne, plutôt que s'enrichir en écrivant autre chose que ce qu'il estime devoir adresser à ses contemporains. Face aux persécutions, il s'épuise à rendre public qui il est vraiment pour laver son honneur de toutes les calomnies qui circulent sur son compte. Cela dit, son travail de copiste est d'une qualité si exceptionnelle qu'il tient à tenir ses tarifs au-dessus de la moyenne. Tout de même !

Bouleversé, Girardin peine à écouter Le Bègue. Sa femme et ses enfants ne le croiront pas, lui qui à tout bout de champ leur parle du philosophe et organise toute la vie familiale autour de ses préceptes. Il va se trouver face à Rousseau et lui demandera de copier de la musique contre un peu d'argent ! Dix sols par page, une misère contre un tel honneur. Il regarde autour de lui cet escalier sale et sombre et ressent un peu de honte à vivre dans un château lorsque Rousseau végète dans ce cloaque. Il donnerait tout pour lui venir en aide, et là il s'apprête à lui verser quelques pièces, de quoi manger deux jours modestement, en échange d'un travail qui fatiguera ses yeux. Passer son temps à de telles tâches lorsque dans toute l'Europe les cœurs généreux et les esprits élevés attendent que de nouvelles œuvres secouent le monde et transfigurent les vies ! Il le dit à Le Bègue, lui confie sa compassion et sa révolte contre ce sort indigne. Il donnerait son château, ses châteaux, pour rendre justice au grand homme. Mais il faut retrouver son calme, éteindre cette exaltation et grimper un étage de plus. Ils y sont et Girardin frappe lui-même trois coups sur la porte.

C'est ainsi que Girardin a vu pour la première fois Jean-Jacques Rousseau là, devant lui, bredouillant quelques mots en lui tendant son paquet de feuilles, insistant je

LES DERNIERS JOURS DU PROMENEUR SOLITAIRE

vous paye d'avance et ce n'est pas pressé, vraiment pas pressé, mes filles peuvent attendre, et il baisse le regard puis regarde le dénommé Renou dans les yeux et cela trouble sa vue ce qui n'échappe pas à Rousseau qui sent bien que ce Girardin sait qui il est, qu'il l'a reconnu, mais il se dit que si l'ami Le Bègue l'a mis dans la confidence c'est qu'il a pleinement confiance en lui et puis tant pis c'est de la musique italienne cela lui rappellera Venise, l'Ambassade, l'orchestre des orphelines... Plus tard, ils se remémoreront ces instants et ils souriront de cette rencontre maladroite que Girardin conserve dans son âme comme un merveilleux éblouissement. Il ne sait que dire qui ne soit ridicule, alors il demande le tarif à la page, il paye d'avance, salue et recule vers la porte tandis que Le Bègue échange quelques paroles amicales avec Rousseau et prend congé à son tour. Incroyable. Il remercie Le Bègue qui lui recommande une fois encore de ne rien raconter autour de lui. Rousseau, lui, montre l'argent qu'il vient de recevoir à sa femme Thérèse, sa « femme devant la nature » comme il avait qualifié leur union sans messe ni tralala en la déclarant épouse à quelques amis jusqu'à qu'à leur mariage civil à Bourgoin. Il y a longtemps, très longtemps, lorsqu'il était tombé éperdument amoureux d'elle et s'était fait accepter par son insupportable mère qu'il avait dû pourtant supporter. Et plus de temps qu'il l'aurait désiré.

Mais cette rencontre appartient déjà au passé, bien des choses sont intervenues qui expliquent que là, René-Louis de Girardin, son éternel chapeau mou vissé sur la tête, foulard au cou et bottes aux pieds, lance des ordres en tous sens avec grands mouvements de sa longue canne et ne regardant personne. L'immense jardin doit être au

plus vite impeccablement désordonné, paraître naturel à s'y méprendre. Il vérifie que tout se présente au regard comme il l'avait conçu et réalisé année après année avec l'aide de Jean-Marie Morel, paysagiste, peintre et musicien aussi, qui avait déjà donné leur beauté naturelle aux parcs de Guiscard, de la Malmaison et d'Arcelot, et préféra décliner une offre du Roi Louis XVI pour rester fidèle au Prince de Conti. Girardin n'oubliera jamais que grâce à ce Prince, il put un jour savourer une bouteille de Bourgogne rouge de la vigne de la Romanée que la famille du Prince de Conti avait achetée avec bonheur. Girardin s'était même demandé si derrière cette fidélité à Conti ne rôdait pas le désir de ne jamais s'éloigner de son vin.

Lançant toujours ses directives à la cantonade aux paysans qui s'affairent dans son parc, Girardin ne se soucie guère de leurs regards étonnés par cet empressement peu ordinaire. Il est ailleurs. Passant le long de la rive sud de l'étang, il vérifie que se trouve en place la barque qu'il a placée là, face à la petite île, pour rappeler celle qui permit à Julie et Saint-Preux de se retrouver au large de Genève dans la *Nouvelle Héloïse*. Elle y est, toute propre et repeinte. Puis il emprunte l'un des sentiers qui du Désert conduisent sur une petite hauteur boisée à la «cabane Jean-Jacques Rousseau», comme il l'a appelée, cabane au toit de chaume avec une porte et une fenêtre sous laquelle il a fait poser un banc pour au moins trois personnes, et sur lequel il aime s'asseoir pour méditer et contempler cette partie du parc. Il se sent un peu ridicule de matérialiser de la sorte dans toutes les parties de son domaine son goût pour le philosophe, car même assis sur ce banc, même avec cette barque, même dans ce cadre

LES DERNIERS JOURS DU PROMENEUR SOLITAIRE

naturel que Rousseau aurait adoré, il se sent comme un nain au regard du grand homme.

Lorsque quelques jours plus tard Le Bègue revient rue Plâtrière pour récupérer les partitions, la porte de Rousseau est entrouverte et le petit appartement est vide. Affolement. Parti? Décédé? Le Bègue vérifie qu'il est bien au cinquième étage, il regarde autour de lui comme s'il pouvait trouver quelque indice qui le rassure. Comme toujours, des voix fortes lancent des paroles vulgaires dans le logement voisin d'où un homme mal rasé et d'odeur nauséabonde sort l'air furieux et sans doute coutumier, qui écarquille les yeux en voyant Le Bègue sur le palier. Vous espionnez aux portes, lance-t-il brutalement, puis il se calme lorsqu'on lui répond que c'est l'ancien voisin qui est recherché. Ah, lui, il est au deuxième étage à présent, il se plaignait du bruit, il n'a qu'à aller dans un monastère le grincheux bonhomme s'il n'est pas content. Il est au deuxième je vous dis, avec sa femme toujours mécontente, le pauvre gars, elle est pire que lui. L'homme transpirant semble vouloir partir dans un grand développement sur ce Renou dont la tête ne lui revient pas et qui doit avoir bien des choses à se reprocher, mais Le Bègue descend déjà pour échapper à tout ce que cet homme représente. Rousseau entrebâille sa porte, reconnaît son ami et vérifie qu'il est seul cette fois. Les partitions sont prêtes.

À Ermenonville, Girardin est impatient d'avoir en mains la copie des partitions italiennes, impatient d'avoir chez lui ce que la main de Rousseau lui-même a tracé sur le papier. Un coffret en bois précieux attend de recevoir ces reliques. Girardin tourne en rond, n'ose pas sortir dans le parc, des fois que Le Bègue arrive à ce moment-là. Il le retiendra pour le dîner, il pourra même dormir ici

s'il le désire, ce précieux ami qui a permis l'incroyable rencontre. Il a sa petite idée : inviter Rousseau à déjeuner chez lui, lui montrer le jardin, le Désert, la barque, la cabane, qui sait même, le retenir une nuit ? C'est pour cette raison qu'il bataille pour tout mettre en état. Déjeuner avec Rousseau ! Et si par Le Bègue il obtenait pour l'occasion une bouteille de Romanée du prince de Conti ? Il a tenu sa parole de ne rien révéler à personne, si bien que son épouse intriguée épie son comportement. Girardin cache quelque chose, c'est évident. Et puis Le Bègue arrive enfin avec les partitions. Girardin les contemple avec émotion et, très vite, au lieu de les donner à ses filles ou son épouse, il les range dans le coffret qu'il ferme avec une clef qu'il enfouit dans sa poche. Nul n'ose le questionner sur cette appropriation d'autant plus étrange qu'il ne joue pas plus de piano que de nul autre instrument, et depuis belle lurette. Le Bègue a vite compris que Girardin a gardé pour lui le secret de l'identité du copiste et il lui sourit affectueusement. Ce Girardin est digne de la confiance de Rousseau. Heureusement, car ce qu'il lui annoncera bientôt rend la chose nécessaire.

Depuis ce jour, Girardin tient à commander régulièrement des copies à Renou-Rousseau, même lorsqu'il n'en a nul besoin. Presque deux ans plus tard, un 3 mai 1778, après le souper, Le Bègue et Girardin s'en vont flâner au bord du lac, un verre de vin à la main, repassant dix fois le moment où la porte s'est entr'ouverte rue Plâtrière. Girardin savoure ces instants et hésite encore à évoquer sa proposition que son ami invite Rousseau pour une journée à Ermenonville. Il tourne autour du pot et n'ose y croire. La chose lui paraît trop extraordinaire pour oser en parler. Le Bègue semble curieusement être

LES DERNIERS JOURS DU PROMENEUR SOLITAIRE

tout aussi gêné, comme si lui aussi hésitait à aborder un sujet délicat. Du coup, les voilà qui marchent en silence, caressant des yeux les reflets du lac et lâchant chacun son tour quelques paroles insignifiantes. Et puis soudain Le Bègue se tourne vers Girardin, tout raide et les bras croisés. Il lui raconte sa dernière visite rue Plâtrière, au deuxième étage à présent, lorsqu'il a eu peur de ne pas le trouver au cinquième, avec ce type transpirant et râlant sans cesse. Rousseau lui a ouvert la porte et l'a fait entrer le temps de chercher les partitions. Le Bègue raconte qu'il a dû vérifier que tout y était, tant Rousseau tenait à ce qu'il n'y ait pas d'erreur de sa part, que Girardin en ait pour son argent.

C'est à ce moment que Thérèse Levasseur est entrée dans la pièce, le visage défait. D'habitude, elle a l'air rébarbatif, mécontente, mais là ses yeux sont las, bleuis, des traces de larmes sur les joues. Rousseau, gêné pour son visiteur, a raccompagné son épouse dans sa chambre et fermé la porte en bredouillant quelques regrets. Thérèse est malade, ils ont dû embaucher une servante pour tenir le foyer, et cette dépense les met dans une gêne telle qu'il est très heureux qu'on lui achète ses services de copiste. Surtout qu'il n'hésite pas à lui adresser des clients, il acceptera tout. Après l'avoir examinée, le médecin s'est dit inquiet et ajouté que la ville de Paris, avec ses odeurs et ses bruits, cet appartement, cette rue, rien ne lui va, pas de famille à la campagne? Un ami a bien proposé sa maison de Sceaux, mais il ne pourrait payer la location et il craint de gêner cet homme généreux mais de modeste condition. Le Bègue se confond en excuses, il évoque son ami d'Ermenonville, celui des partitions, oui je l'avais mis au courant, il a été discret, il possède une grande

propriété près de Paris, avec un parc, un lac. Je n'aurais pas dû lui dire tout cela sans t'en parler d'abord, bien sûr, mais la santé de Thérèse, l'air désemparé de Rousseau, ce logement minuscule et si pauvre, bref j'ai laissé miroiter que quelques jours ici...

Girardin aurait bien voulu prendre un air grave, demander une nuit de réflexion, peser le pour et le contre, consulter sa femme. Mais sa joie est trop forte, il prend son ami dans les bras et lui crie « tant qu'il voudra ! toujours s'il le veut ! on peut aménager un pavillon pour sa tranquillité, il seront mieux qu'à Paris, va le lui dire, la santé de Thérèse n'attend pas. Juste quelques jours pour préparer sa venue. Va le lui dire, va mon ami, je ne te remercierai jamais assez ! ».

Et c'est pourquoi René-Louis de Girardin, son éternel chapeau mou vissé sur la tête, foulard au cou et bottes aux pieds, lance des ordres en tous sens avec grands mouvements de sa longue canne et ne regardant personne.

Chapitre 2
Thérèse
19 mai 1778

Depuis que Le Bègue lui a décrit la joie de Girardin lorsqu'il a évoqué la possibilité qu'il aille vivre chez lui à Ermenonville, Rousseau tourne en rond, se lève sans cesse de sa chaise au point de ne plus pouvoir écrire, tiraillé entre la joie de vivre à nouveau avec Thérèse en pleine nature, et les fantômes que tout cela ramène dans sa mémoire. Une meute de fantômes qu'il ne parvient jamais à chasser, qui gâtent son caractère, noircissent son humeur, le poussent à durcir son écriture et finalement donnent raison à ses ennemis. Chaque fois qu'il a fui la ville pour s'isoler loin du monde, le monde s'est chargé d'une jalouse vengeance. Chaque fois qu'un homme ou une femme l'a accueilli par pure bonté apparente pour le protéger des persécutions, d'une manière ou d'une autre il aura été trahi. À Montmorency il a perdu l'amitié de Diderot, à Londres celle de Hume, à Grenoble où il n'avait rien à perdre on a piétiné son intimité. Le Prince de Conti, bien informé par ses relations de Cour, l'avait averti dans un courrier amical : la police le surveillait en permanence. Et cela continue. Qu'arrivera-t-il encore à Ermenonville ? En fait, il n'a pas vraiment le choix. Thérèse est trop malade, trop fatiguée, son insupportable caractère ne s'améliore pas, cet appartement n'est pas sain, la rue n'est pas saine, Paris n'est pas saine, bref

LES DERNIERS JOURS DU PROMENEUR SOLITAIRE

cette invitation de Girardin est une véritable aubaine, d'autant que l'homme a l'air honnête. L'ami Le Bègue de Presles s'en porte garant et assure qu'il sera étonné de voir à quel point sa vie journalière est comme l'incarnation de sa philosophie. Rousseau a beau réfléchir, il ne trouve aucune raison de refuser ce qu'on lui offre avec autant de chaleur. Il va donc en parler à Thérèse qui rêve depuis si longtemps de plus de confort et de tranquillité. Et puis elle boira peut-être moins. Peut-être.

Comme prévu, Thérèse accueille cette nouvelle avec enthousiasme. Vivre chez un Marquis! Elle s' imagine déjà au château de Versailles. Comme beaucoup de petites gens elle rêve du royaume des riches. Quand partons-nous? Mais elle devra patienter un peu. Les choses doivent se préparer, surtout si, comme on l'a promis, ils logeront dans un beau pavillon à part, que Girardin doit faire aménager. Jean-Jacques partira donc seul à Ermenonville et Thérèse le rejoindra quelques jours plus tard. La chose est entendue. Comme Rousseau s'y attendait, après quelques petits cris de joie qui lui plaisaient tant lorsqu'ils étaient jeunes mais qui l'agacent aujourd'hui qu'elle a atteint un âge honorable, Thérèse prend cet air mauvais qui l'a fait détester de tous leurs amis depuis qu'ils sont ensemble, pour lui lancer à la figure qu'un peu de confort la changera de toutes ces années qu'elle a dû endurer à cause de lui. Elle va jusqu'à lui reprocher ses livres, voués à la répression, et son peu de goût pour des choses plus légères et agréables, des choses acceptables par tout le monde, qui auraient trouvé sans redire un vaste public et procuré une belle fortune. Et comme si cela ne suffisait pas, voilà cette médiocre traîtresse qui lui rappelle qu'après les belles années passées

dans la campagne de Montmorency, elle a dû être trimballée à sa suite de fuite en fuite, de persécution en persécution, de Berne à Môtiers près de Neuchâtel puis, après une pluie de cailloux, du lac de Bienné à Berlin, Paris, Londres, Wootton, Trye puis Paris à nouveau dans ce taudis de la rue Plâtrière où elle se morfond, où elle s'ennuie, où elle craint sans cesse de devoir fuir encore vers on ne sait quel refuge. À quoi cela sert-il d'être célébré dans toute l'Europe si l'on doit vivre dans la gêne, avec des voisins débauchés et un mari qui se tue les yeux en copiant de la musique ?

Rousseau a pris l'habitude de réfléchir à autre chose lorsque Thérèse déploie toutes les facettes de son mauvais caractère ; réfléchir à quelque nouvelle idée qu'il couchera sur le papier, méditer sur de nouveaux moyens de rétablir son image aux yeux de l'humanité entière, ou bien en l'occurrence à ce qu'il doit emporter à Ermenonville. Mais comme elle insiste et refait la liste de toutes les misères qu'il lui a fait subir, et puisqu'elle a évoqué leur séjour à Montmorency, il lui fait remarquer avec douceur qu'il conserve un souvenir délicieux de ces six années passées à l'Ermitage puis au Mont-Louis, qu'il a la nostalgie de cette sérénité champêtre loin des tumultes de la ville, qu'ils ont aussi vécu de bons moments ensemble. Mais cette évocation est plutôt maladroite, Rousseau est distrait, il offre des bâtons pour se faire rosser. Thérèse bon-dit sur l'occasion pour hausser encore le ton et accabler celui dont elle ignore qu'il a encore si peu de temps à vivre.

– Parlons-en de Montmorency mon philosophe de mari, mari devant la nature d'ailleurs, comme Rousseau aimait à le dire, moi, pendant des années, j'ai continué

LES DERNIERS JOURS DU PROMENEUR SOLITAIRE

de m'appeler Levasseur pour les registres officiels, et tu es bien content de te cacher sous le nom de jeune fille de ma pauvre mère, Monsieur Renou. Parlons donc de Montmorency! J'ai dû accepter et supporter cette Madame d'Epinay qui nous accueillait dans un beau pavillon en espérant se glisser plus facilement dans ton lit. « Mon ours, voilà votre asile! » qu'elle minaudait devant moi qui devais me taire. Et comme tu ne cachais pas ta préférence pour sa belle-sœur, ce que j'ai dû aussi souffrir, elle nous a chassés de son toit comme des malpropres et moi j'ai dû faire semblant de ne pas voir que c'est la jalousie amoureuse qui était cause de notre infortune. Bien sûr, pour toi Montmorency était le lieu idéal pour écrire tes livres que personne ne lira, ton *Émile*, ton *Contrat social*...

Rousseau fait ironiquement remarquer qu'il y a aussi composé la *Nouvelle Héloïse*, dont elle n'a regretté ni les retombées financières, ni la fierté qu'elle affichait à tout bout de champ d'être l'épouse de son glorieux auteur. Si Rousseau avait été le méchant homme que certains prétendent, il aurait répondu à son « épouse devant la nature » qu'il aurait apprécié qu'elle apprenne à lire pour pouvoir apprécier ses écrits. Mais il préfère ne pas humilier cette enfant du petit peuple qui a été privée de toute éducation pour des raisons injustes qu'il n'a cessé de dénoncer dans ses œuvres. Et puis il sent confusément qu'elle a quelques raisons de se plaindre de lui.

Thérèse n'aime pas être prise à ses propres pièges et, chaque fois que cela lui arrive elle s'arrange pour franchir un degré de cruauté de plus dans l'échelle de ses attaques. Elle lui rappelle donc que cet isolement champêtre à Montmorency est à l'origine de sa brouille avec

son meilleur ami, Denis Diderot, de cette brouille définitive qui laisse des plaies vives qui n'ont jamais cicatrisé... Rousseau sursaute et lui ordonne furieusement de se taire, se taire, se taire, et elle est bien obligé d'obéir.

– Ce n'est pas moi qui ai été odieux !

Et s'il n'était pas pressé de préparer son voyage à Ermenonville, il prendrait des heures à lui redire pour la millième fois les raisons de sa colère contre Diderot. L'incroyable insensibilité de cet ami si cher, sa méchanceté, peut-être même son souci de se faire bien voir des maîtres de ce temps, ceux qui l'ont persécuté depuis plus de quinze ans et qui ont dû se réjouir que Diderot rejoigne leur meute. Sur cette question aussi, Rousseau refuse de s'interroger sur ses éventuelles responsabilités.

Thérèse regrette tout de suite d'avoir infligé à son compagnon une souffrance insupportable. Elle le savait. Elle se sent injuste envers celui qui tout de même, faute de lui avoir toujours été fidèle, est resté avec elle avec une affection dont elle n'a jamais douté. En guise d'excuse, elle lui dit qu'elle regrette Nanette, Anne-Antoinette, que Diderot avait secrètement épousée en l'église Saint-Pierre-aux-boeufs, à côté de Notre-Dame de Paris. Le vicaire qui y officiait alors avait fait sa spécialité de ce genre de mariage, ignorant que plus tard c'est lui qui procédera à la messe mortuaire secrète du même Diderot en l'église Saint-Roch où il transportera cette pratique interdite pour des athées, et fiers de l'être, de cet acabit. Thérèse aurait tant aimé vivre un tel mariage avec Jean-Jacques, pas seulement de façon furtive et encore moins « devant la nature », selon la phrase lancée devant quelques amis, mais devant le Dieu auquel ils croient tous les deux. Et ce n'est pas le mariage civil expéditif à Bourgoin qui peut

la consoler, surtout qu'il avait été ensuite nécessaire de la faire passer pour sa sœur durant tout le séjour à Trye chez le Prince de Conti ! Fallait-il qu'il écrive ces choses que l'Église a condamnées et qui leur a valu tant de misères ? Elle lui dit que plus que Diderot, c'est Nanette qui lui manque, qu'elle avait de l'amitié pour elle, qu'elles s'entendaient bien, qu'elles aimaient être ensemble. Nanette, qui lessivait et cousait le linge, et elle la blanchisseuse de l'hôtel de la rue des cordiers, savaient de quoi était faite la vie des femmes de basse condition, celles dont Rousseau vantait la vertu naturelle loin des raisonnements des fripons. Ces paroles touchent Jean-Jacques, il prend la main de sa femme et la serre, tous deux ont une larme au bord des yeux et à la vue de cette tristesse partagée ils se réconcilient en silence. Mais l'épouvantable caractère de Thérèse, étouffant ses faibles capacités de raisonnement, lui suggère qu'elle vient de triompher et la pousse à relancer la dispute en rappelant que Nanette, au moins, bénéficiait depuis toujours, grâce à Diderot, des services d'une domestique dans un bel appartement parisien. Elle, il a fallu qu'elle tombe gravement malade pour qu'ils soient contraints, depuis peu, d'embaucher une servante et que cela les fasse vivre un peu plus dans la gêne.

Rousseau se dit que décidément, avec l'âge, sa Thérèse devient plus acariâtre encore que sa défunte mère, il sèche vite ses larmes et rugit violemment.

— Ta Nanette avait une domestique comme tous les maîtres avaient leurs esclaves. Elle la battait, au point qu'un jour elle l'a rouée de coups de pieds puis l'aurait sans doute tuée en cognant sa tête contre un mur, de toutes ses forces, si la police alertée par les cris ne l'avait empêchée. L'as-tu oublié ? Diderot avait honte de vivre

19 MAI 1778

avec une mégère qui traînait derrière elle un rapport de police. Il me l'a dit souvent, et devant toi. En fin de compte ils étaient aussi méchants l'un que l'autre ! Bon débarras !

Thérèse ne sait plus que dire, alors elle se tait et regarde son mari sortir en claquant la porte puis revenir aussitôt pour échapper au petit attroupement perpétuel qui assiège l'immeuble dans l'espoir de le voir, lui arracher quelques paroles qu'ils vendront le jour-même aux gazettes, déformées, inventées pour grossir le réquisitoire monté contre lui. Car même sous un faux nom, il lui est impossible de passer inaperçu. Tout le monde sait qu'il habite ici. Rousseau est impatient de quitter Paris pour toujours. Thérèse tente de croiser son regard mais il s'y refuse, il lui tourne le dos et finit de remplir les bagages qu'il emportera avec lui. Quelques livres, son herbier, des manuscrits en plus des vêtements. Et puis aussi son manteau arménien, qui prend trop de place dans les sacs et qu'il décide finalement de porter sur lui durant le voyage. Le Bègue passera au petit matin pour le conduire dans sa calèche jusqu'à Ermenonville.